

Paix [sous la dir. de Erica Deuber Ziegler]

Autor(en): **Dubosson, Françoise**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **10 (2003)**

Heft 1

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



matière la plus souhaitable. Cela dit, certains d'entre eux, à la limite de l'ethnographie, sauront bien trouver leur public et lui fournir une précieuse information. C'est moins sûr en ce qui concerne le texte de la fille d'Auguste Viatte, Bernadette (77-86), qui présente une espèce de jeu de politique-fiction inventé par Viatte et auquel il s'est adonné sa vie durant. Il est assez malaisé de dire lequel, du jeu ou du texte, est le plus déroutant.

Auguste Viatte a manifestement séduit certains de ses exégètes, au point où l'on sent parfois la tentation hagiographique chez ceux qui le décrivent tour à tour comme le «dernier grand généraliste de la francophonie littéraire» (88) et un «grand 'passeur de frontières'» qui s'est intéressé «avec tant de rigueur» (101) aux littératures francophones, les observant avec «une acuité et une profondeur exceptionnelles[s]». (111) A la lumière de ces appréciations, l'absence quasi complète de Viatte comme source de référence dans la seconde partie du livre (il passe en coup de vent dans deux textes) ne manque pas d'étonner.

Il convient, en revanche, de souligner l'heureuse idée des responsables d'inclure la transcription des échanges qui ont suivi les séances du colloque à la source du livre.

Frédéric Demers (Québec)

ERICA DEUBER ZIEGLER (DIR.)

PAIX

GENÈVE, MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE, VILLE DE GENÈVE – DÉPARTEMENT DES AFFAIRES CULTURELLES, 2001, 191 P., FS 49.–

Qu'est-ce que la paix, sinon une somme d'absences: absence de guerre, cessation des hostilités, absence de troubles. Bel hommage de la vertu au vice, de ne pouvoir que si peu exister sans lui. La lexicologie nous fournirait-elle la preuve que

la guerre est la normalité et que, tout bien considéré, la paix n'est qu'une sorte de pause permettant de reprendre le combat avec des forces renouvelées? Même le pacifisme se fait appeler «non-violence» lorsqu'il se veut actif, sans même parler des paix armées et autre guerre froide.

De paix, il en a été beaucoup question à Genève en 2001, à l'occasion des multiples manifestations commémorant le centenaire de la remise à Henry Dunant du prix Nobel de la paix. Le Musée d'ethnographie y a participé par une exposition destinée à expliquer de façon didactique ce que peut être la paix et les formes très diverses qu'elle revêt. L'ouvrage d'accompagnement, sobrement intitulé *Paix*, et placé sous la direction d'Erica Deuber Ziegler, réunit une vingtaine de contributions qui permettent au lecteur d'explorer plus avant cet immense domaine. Le livre se place donc clairement dans la perspective de la *peace research* anglo-saxonne, qui voit la paix dans le sens très large d'un équilibre global à respecter avant tout grâce à une meilleure compréhension et une gestion plus efficace des multiples conflits auxquels l'homme est confronté.

Les articles de la première partie traitent de thèmes généraux et permettent de présenter quelques éléments de base de cette approche anthropologique de la paix. Johann Galtung, qui depuis des décennies mène une intense réflexion sur le sujet, pose parfaitement la problématique en montrant combien le concept même de paix peut être compris différemment selon les contextes culturels. Mettre en harmonie des approches si variées, qui vont du principe de la «guerre juste» des chrétiens à l'*ahimsa* (non-violence) bouddhiste, en utiliser les vertus pour parvenir à une véritable culture de paix qui mette l'homme au centre des préoccupations et le responsabilise, voilà selon Galtung le vrai défi du siècle actuel.

Si les visages de la paix sont multiples, ceux de la guerre ne le sont pas moins, et cet angoissant caméléon, selon l'expression de Jean-Jacques Langendorf, manifeste de ressources désespérément inépuisables – un état de fait que l'ouvrage s'efforce aussi de montrer, tant il est vrai qu'on ne peut pas séparer l'étude de la paix de l'analyse de la guerre. Même dans ses utopies, Anne-Marie Drouin-Hans nous le montre, l'homme n'ose guère rêver à un monde sans guerre, ou alors au prix de telles précautions, d'une telle uniformisation de la pensée que l'utopie pacifique finit par se transformer en enfer.

Dans une approche plus juridique, Karel Vasak aborde la relation des Nations Unies à la paix à travers le projet d'un droit de l'homme à la paix, introduit dans la Déclaration universelle des Droits de l'homme. Or, de nombreux États y voient un précédent suspect et fâcheux pour toutes sortes d'autres droits économiques, sociaux ou culturels. Ils sont en effet peu enclins, maintenant moins que jamais, à élargir de la sorte le spectre de leurs obligations.

C'est enfin face à nos propres responsabilités que nous place un éclairant article de Mark Brayne sur les rapports délicats entre le journalisme et la paix. À l'évidence, l'horreur trouve toujours un public. «If it bleeds, it leads» disent les reporters sur le terrain. Le malheur fait vendre, les médias le savent bien. Tant le public que les journalistes contribuent à ce qu'à force de ne dire que la guerre et la violence, ces dernières semblent constituer un mode presque normal de relations humaines.

Les deuxième et troisième parties de l'ouvrage quant à elles, servent en quelque sorte à illustrer par quelques «éclats de paix» les grands principes explicités auparavant. On y voit, au travers d'exemples tirés de l'histoire – la paix de

Dieu, l'Edit de Nantes, la grande paix de Montréal ou encore la confédération danubienne – ou de cultures fort différentes – d'Afrique, d'Orient, d'Amérique latine ou d'Océanie – comment les groupes humains les plus divers se sont efforcés d'éviter les conflits violents ou tout au moins d'en atténuer les effets. Deux articles posent enfin sur les liens qui unissent Genève et la paix un regard aussi objectif et dépassionné que possible, donnant au lecteur les moyens de se forger lui-même une opinion.

À l'évidence, la paix, puisqu'elle touche au plus profond de l'homme, concerne toutes les branches du savoir, et c'est le grand mérite de cet ouvrage d'avoir réuni, sous une forme aisément accessible, des réflexions et des témoignages venant des horizons les plus variés de la recherche et de la planète. Cet éclatement, tant des points de vue que des sujets, n'est pourtant pas sans risque. Il rend la lecture parfois malaisée, chacun devant y trouver sa propre cohérence. Il est également difficile de définir un lectorat potentiel. Les spécialistes y retrouveront sans doute des éléments connus, alors que les néophytes pourraient avoir de la peine, par exemple, à saisir la valeur heuristique des «images géométriques de la paix» présentées par Galtung.

La ligne graphique très recherchée sait mettre en valeur textes et illustrations. Ainsi, et peut-être à l'image de la paix elle-même, l'apparence des pages se modifie constamment au fil de la lecture par un subtil jeu entre diverses nuances de blancs, que certains trouveront ludique mais qui pourrait en agacer d'autres. Parmi la trentaine de magnifiques photographies réunies pour l'occasion, une dizaine sont en lien direct avec certains articles de l'ouvrage, illustrant ainsi divers visages de la paix. Les autres offrent une vision symbolique de la guerre, de la violence, de la souffrance. Ces images si-



gnifient bien plus qu'elles n'ornent; malgré leur lisibilité, il est dommage qu'elles soient si brièvement présentées, et qu'aucun commentaire ne viennent éclairer, par exemple, les critères qui ont présidé à leur choix. On aimerait aussi en savoir un peu plus sur certaines d'entre elles, comme ce tapis d'Afghanistan tissé de chars et d'avions de combat, déchirant témoignage de l'imprégnation de la guerre dans la culture d'un pays. Ou encore, sur ce matériel pour l'initiation militaire des garçons de l'École Privat de Genève, alors même que les questions d'éducation ne sont guère abordées dans l'ouvrage.

Au total donc, une lecture stimulante, au croisement d'approches fort diverses qui toutes nous rappellent, à leur manière, que la paix n'est qu'un équilibre fragile, qui nécessite pour perdurer le soutien actif de chacun d'entre nous.

Françoise Dubosson (Genève)

IRENE AMSTUTZ, SABINE STREBEL
SEIDENBANDE
DIE FAMILIE DE BARY UND
DIE BASLER SEIDENBAND-
PRODUKTION VON 1600 BIS 2000

HIER+JETZT, BADEN 2002, 152 S., FR. 48.–

Wie der Titel ankündigt ist das Buch «Seidenbande» mehr als eine Firmengeschichte: Die beiden Autorinnen verknüpfen die Längs- und Querfäden von Wirtschaft und Familie, von Alltag und Politik und präsentieren den facettenreichen Weg eines der namhaftesten Betriebe der Seidenbandindustrie in der Stadt Basel. Er beginnt mit der Migration der protestantischen Adelsfamilie, die im Rahmen der Glaubenskämpfe ihre Heimat Belgien verliess. Johann De Bary(-Battier) kam 1624 nach Basel, trat in ein Handelsgeschäft ein, liess sich 1633 einbürgern und übernahm nach dem Tod

seines Patrons zusammen mit dessen Witwe das Handelsgeschäft.

Die Refugiantenfamilie De Bary integrierte sich in den folgenden Jahrzehnten erfolgreich in der Stadt Basel. Im Jahre 1767 wurde Johann De Bary-Frey zum Bürgermeister, dem höchsten politischen Amt, gewählt. Wirtschaftlich etablierten sich die De Barys wie andere Refugiantenfamilien im Handelsgeschäft und begannen ihre vielfältigen Beziehungen, ihr Kapital und ihr Innovationspotential für die Seidenproduktion zu nutzen. Diese war zunächst als Verlagssystem organisiert: Um den zünftigen Beschränkungen in der Stadt auszuweichen, übergaben die Kaufleute die Herstellung der Seidenbänder den PosamentierInnen im Baselbiet. Sie selbst kontrollierten den gesamten Herstellungs- und Vermarktungsprozess, organisierten Rohstoffe, verteilten Material und Webanleitungen, holten das Seidenband bei den PosamentierInnen ab und verkauften es unter anderem an Messen. Im Zuge der Mechanisierung und Zentralisierung der Seidenbandproduktion errichteten die De Barys im Jahre 1856 die erste Basler Bandfabrik mit Turbinenanlage ausserhalb der Stadtmauern in St. Jakob.

Die beiden Autorinnen schildern eingehend den Produktionsprozess der Seidenbänder, die damalige Mode, die zunehmenden Absatzschwierigkeiten und das Ende der Seidenbandproduktion Mitte 20. Jahrhundert. Die Familie De Bary wechselte schliesslich ins Immobiliengeschäft und errichtete auf dem ehemaligen Fabrikareal in den 1960er-Jahren Hochhäuser. Die kulturgeschichtliche Darstellung konzentriert sich auf die Individuen und ihre Praktiken: unternehmerische und politische Tätigkeiten, Repräsentation und Wohltätigkeit, Hochzeitsrituale, Familienalltag, Arbeitskämpfe und Alltag der Fabrikarbeiterschaft.